après ce qui venait de se passer à Nicée, une franche alliance entre les deux nations était devenue plus impossible que jamais; l'antipathie, la haine entre les croisés et les Grecs étaient profondes, et formaient comme un infranchissable abîme.

CHAPITRE III

DEPUIS LE DÉPART DE NICÉE JUSQU'A L'ARRIVÉE A ANTIOCHE (DE 1097 A 1098)

L'Asie Mineure, région alors inconnue où devaient s'engloutir plus tard tant de peuples d'Occident, s'offrait à l'armée chrétienne avec ses terres sans chemins, ses montagnes, ses précipices et ses sauvages habitants. Les croisés, poursuivant leur voyage vers la Syrie et la Palestine, partirent de Nicée le 25 juin 1097; deux jours de marche les conduisirent à un pont construit au lieu même où le Gallus se jette dans le Sangare, appelé aujourd'hui *Sakarié*. Comme on allait entrer dans un pays désert et sans eau, l'armée fut divisée en deux corps, dont le plus considérable avait pour chefs Godefroy, Raymond, Adhémar, Hugues le Grand et le comte de Flandre; l'autre corps était commandé par Bohémond, Tancrède et le duc de Normandie. La troupe de Godefroy se dirigea vers la droite, la troupe de Bohémond vers la gauche. Celle-ci, après trois jours de marche, arriva dans la vallée de *Gorgoni;* mais voilà l'ennemi qui tout à coup se précipite du haut des montagnes; le sultan Kilig-Arslan, après sa défaite de Nicée, avait rassemblé de nouvelles forces; il suivait les croisés, épiant l'occasion de leur faire payer cher la conquête de sa capitale. Bohémond ordonne qu'on dresse les tentes; en un clin d'œil le camp est assis au bord d'une rivière, et c'est là qu'est placée la partie faible de la troupe. L'attaque fut violente; l'ennemi, supérieur en nombre,

rendait inutiles les prodigieux efforts de bravoure des guerriers chrétiens. Les soldats de Kilig-Arslan envahissent le camp latin, et massacrent tout ce qu'ils rencontrent, épargnant seulement les femmes, qu'ils destinent à l'esclavage. Bohémond vient délivrer le camp; le combat change de théâtre. Le duc de Normandie, arrachant des mains de celui qui le portait son drapeau blanc brodé d'or, s'élance au milieu des Sarrasins en criant : *A moi, Normandie!* et son épée fait une moisson sanglante dans les rangs ennemis. Tancrède, qui, dans la première heure du combat, aurait succombé sans l'assistance de Bohémond, s'épuisait en courageux efforts. Il y avait plusieurs heures que les chevaliers de la croix soutenaient vaillamment une lutte inégale; et l'infériorité du nombre allait succomber enfin, lorsque soudain mille cris de joie annoncent l'arrivée de l'armée de Godefroy; dès le commencement du combat, Bohémond avait envoyé un message pour prévenir le duc de Lorraine. Il fallut peu de temps pour que la victoire cessât d'être incertaine. Le soir, quand la bataille finit, trois mille officiers et plus de vingt mille soldats musulmans avaient mordu la poussière; le camp des ennemis, situé à deux lieues au delà de la vallée de Gorgoni, tomba au pouvoir des vainqueurs. Les croisés avaient perdu quatre mille de leurs compagnons, auxquels on rendit les derniers devoirs au bruit des chants funèbres. Cette bataille, qui fut la première de la croisade, a reçu le nom de bataille de Dorylée, à cause du voisinage de cette ville, appelée aujourd'hui *Ak-Cheer* (vieille ville).

Les chrétiens, continuant leur marche, résolurent de ne plus se séparer. Cette décision était bonne pour se mettre à l'abri de toutes les attaques; mais elle avait l'inconvénient d'exposer l'armée à d'autres ennemis, la faim et la soif. Les Turcs songèrent à ravager le pays qu'ils ne pouvaient défendre; le pillage et l'incendie dévastèrent une partie de la Cappadoce, l'Isaurie, la Phrygie, par où les croisés devaient passer. La marche de l'armée chrétienne, depuis la vallée de Gorgoni jusqu'à Antiochette, capitale de la Pisidie, ne fut qu'un long malheur. Antiochette lui ouvrit ses portes; elle avait des pâturages et des vivres, et l'armée s'y reposa. Pendant leur séjour autour de cette ville, les croisés faillirent perdre deux de leurs principaux chefs : Raymond de Saint-Gilles tomba dangereusement malade; Godefroy, défendant un pèlerin attaqué par un ours, avait vaincu la bête, mais il avait reçu à la cuisse une grave blessure, qui heureusement ne se trouva pas mortelle. Les deux chefs furent, durant plu-

sieurs semaines, obligés de se transporter à la suite de l'armée, dans une litière.

Depuis leur départ d'Europe, les croisés n'avaient point encore connu les maux de la discorde; ces maux éclatèrent. Tancrède, à la tête d'une troupe de guerriers italiens; Baudouin, frère de Godefroy, à la tête d'une troupe de guerriers flamands, furent envoyés en avant. Dans leur marche à travers la Lycaonie, ils n'avaient rencontré aucun ennemi; ils avaient pressé leur course vers la Cilicie. Tancrède, qui s'avançait le premier, était descendu à Tarse, et avait fait flotter son drapeau sur les murs de la cité, berceau de saint Paul. Bientôt Baudouin arrive; il veut que la ville lui soit livrée, sous prétexte que sa troupe est plus nombreuse que celle du héros italien. Effrayés de ses menaces, les habitants consentent à ce que le drapeau de Baudouin remplace celui de Tancrède sur leurs murs. Le frère de Godefroy achève d'exciter l'indignation des Italiens en refusant de recevoir dans la ville et en livrant au glaive des Turcs trois cents pèlerins envoyés par Bohémond. La modération de Tancrède put seule contenir la fureur des Italiens, qui se bornèrent à immoler à la vengeance de leurs frères les musulmans restés dans les tours de la place. Dans ce moment-là, des corsaires de Flandre et de Hollande, qui avaient entendu parler de l'expédition des chrétiens, parurent dans le port de Tarse; leur chef Guymer, Boulonnais, reconnut Baudouin, fils de son ancien maître, prit la croix avec ses compagnons, et promit de servir le frère de Godefroy.

Tancrède, s'éloignant de Tarse avec les siens, était aller camper sous les murs d'Adana, place de Cilicie qu'il avait trouvée occupée par un seigneur bourguignon; repliant ses tentes, il s'était avancé vers une autre cité appelée Malmistra, d'où il avait chassé les Turcs. Baudouin, qui s'était remis en marche, laissant une garnison dans la ville de Tarse, parut autour de Malmistra. A la vue des tentes des Flamands, les Italiens, persuadés que Baudouin veut leur ravir cette nouvelle conquête, courent aux armes. Un combat cruel s'engage entre des guerriers chrétiens. La troupe de Tancrède, inférieure en nombre, fut forcée d'abandonner le champ de bataille. Le lendemain, les deux partis se réconcilièrent à la voix de la religion. Les deux chefs s'embrassèrent à la vue de leurs soldats. Tancrède soumit ensuite diverses places de la Cilicie.

Pendant ce temps, la grande armée des croisés avait traversé le pays d'Iconium et d'*Erecly;* en franchissant le Taurus, elle se reposa,

et trouva des vivres à *Cosor* ou *Cocson*, l'ancienne Cucussus, célèbre par l'exil de saint Jean Chrysostome. Le trajet de Cocson à Marésie fut pénible et désastreux; cet espace de huit à dix lieues seulement n'offrait à l'armée chrétienne que broussailles, buissons épineux, rochers et précipices; pas de chemins, pas de sentier tracé. Cette partie du Taurus vit de grandes misères et un grand désespoir. La cité de Marésie, abondante en ressources, et dont la population était chrétienne, fut le terme de cette route. La femme de Baudouin mourut et fut ensevelie dans cette ville.

C'est à Marésie que Baudouin rejoignit l'armée chrétienne : il avait voulu savoir par lui-même dans quel état se trouvait son frère Godefroy. On le blâma pour ses injustices et ses violences envers Tancrède. Soit que le mécontentement des chefs le mît à l'aise, soit que la délivrance du saint tombeau ne fût pas l'unique préoccupation de son pèlerinage, Baudouin écouta les propositions d'un aventurier arménien qui le poussait à des conquêtes sur les bords de l'Euphrate; suivi d'environ mille guerriers qu'il était parvenu à détourner du chemin de la croisade, il alla fonder en Mésopotamie la principauté d'Édesse, qui plus tard devint utile aux Latins. Le lecteur trouvera dans la grande Histoire des croisades les curieux détails qui accompagnèrent ces rapides conquêtes de Baudouin.

Artésie, l'ancienne Chalcis, cité occupée par les Turcs, ne tarda pas à tomber au pouvoir des croisés. Cette place était la dernière qui gardât la route d'Antioche, et les musulmans ne négligèrent rien pour la défendre; mais il fallut se retirer. Un pont restait encore, c'était le pont de l'Oronte, appelé *pont de fer* (aujourd'hui *Gers-il-Haddid*), dont les têtes étaient défendues par deux tours revêtues de fer. Des guerriers musulmans occupèrent les deux tours, et toute la rive gauche de l'Oronte se couvrit de bataillons ennemis. Inutiles obstacles qui allaient tomber devant la grande armée chrétienne! Partie d'Artésie, où s'étaient ralliés Tancrède et tous les guerriers de la croix, l'armée s'avance en bon ordre. L'avant-garde, commandée par Robert de Normandie, arrive au pont de Fer et ne peut d'abord s'ouvrir passage; le gros des bataillons chrétiens vient appuyer la troupe de Robert; on se précipite sur le pont; les Francs s'établissent en vainqueurs sur les deux rives de l'Oronte, et les Turcs échappés au glaive se sauvent à pas rapides vers Antioche.

Encore quatre heures de marche, et la capitale syrienne allait s'offrir à l'armée des Francs. Les chefs avaient eu connaissance des redou-

tables fortifications d'Antioche; le pontife Adhémar, voulant éclairer les pèlerins et préparer leur courage, crut devoir ne pas leur laisser ignorer qu'ils allaient combattre une formidable cité dont les murailles « étaient construites avec des pierres d'énorme dimension, et liées « entre elles par un ciment inconnu et indissoluble », une cité où s'étaient rassemblés de toutes parts les ennemis du nom chrétien. L'armée de la croix suivit la rive gauche de l'Oronte; elle voyait à sa droite un lac appelé *Bahr-el-Abbiad* (mer Blanche); le chemin qu'elle prenait, nommé par les chroniqueurs *route Royale*, traverse une plaine sans arbres. Les bannières de pourpre et d'or flottaient au vent; les boucliers dorés, les cuirasses et les casques étincelaient sous le soleil et s'avançaient comme un radieux incendie; six cent mille croisés couvraient cette plaine de *Umq*, qui n'est connue aujourd'hui que de la caravane d'Alep et du cavalier turcoman. Une double impression put saisir l'armée chrétienne à la vue d'Antioche : un sentiment d'effroi à l'aspect des grandes murailles et des montagnes par lesquelles la ville était défendue, un sentiment de piété devant la *cité de Dieu* (Théopolis), si célèbre dans l'histoire des premiers temps du christianisme.